

Bollywood le cinéma retrouvé

Julien Fonfrède

Numéro 119, octobre–novembre 2004

Cinémas d'Asie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6803ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fonfrède, J. (2004). Bollywood le cinéma retrouvé. *24 images*, (119), 23–24.

Bollywood le cinéma retrouvé

par Julien Fonfrède



Mother India (1957). Un grand classique du cinéma indien.

Définir le bonheur que procure le cinéma populaire indien n'est pas une tâche des plus aisées, surtout si l'on tient compte des nombreux préjugés occidentaux qui lui sont encore attachés. Dans les festivals, on a d'ailleurs joué d'abord la carte de l'humour facile et de la bizarrerie détonante. Autant le dire, il s'agit là d'un cinéma si culturellement différent qu'il y avait en effet de quoi faire erreur sur lui (oserais-je ici parler de ce fleuron du cinéma d'action nationaliste qu'est *Mard* et de sa fameuse chanson *Je suis Mard*, sous-titrée « Je suis le surhomme »). Mais tout cela se passait bien avant la sortie et la présence à Cannes en 2002 du fameux *Devdas*, leçon jouissive de cinéma pur qui est loin d'être passée inaperçue, bien avant aussi le tout aussi magistral *Lagaan* (trouvable dans tous les vidéoclubs de la ville) et donc, de la découverte de tout un pan caché de cinéma, certainement différent mais si séduisant et intrinsèquement artistique qu'il est impossible d'y résister. Maintenant la tendance a changé. Bollywood (contraction de Bombay et de Hollywood) est sur toutes les lèvres. On en raffole en Afrique et au Moyen-Orient, le film emblématique *La famille indienne* (*Kabhi Kuchi Kabhi Gham*, 2002), le plus gros succès de tous les temps en Inde, crée l'événement à Paris, Jackie Chan fait appel à la star Mallika Sherawat pour l'épauler dans son prochain film, la légende vivante qu'est l'actrice Ashwaria Rai est pressentie pour être la prochaine James Bond girl, Miramax prépare l'adaptation cinématographique indo-américaine de *Ma sorcière bien-aimée* (qui sera réalisée par la cinéaste Gurinder Chadha qui vient tout juste de terminer une version Bollywood pour les États-Unis du *Bride and Prejudice* de Jane Austen), et la liste est longue des signes qui confirment à ceux qui oseraient en douter que la grande surprise cinématographique du moment nous vient de Bombay.

Avant toute chose, il faut savoir que l'importance du cinéma dans la société indienne dépasse de loin le cadre du simple divertissement. Il est la grande passion nationale (avec le cricket, bien sûr). De ce fait, cette cinématographie détient depuis longtemps le titre de première industrie mondiale de films. En moyenne 800 films y sont produits par année (2003 ayant été une année record avec 1000 films), alors que les États-Unis en produisent à peu près 500. Toujours en Inde, 13 millions de spectateurs par jour vont au cinéma, soit 4,7 milliards par année contre 1,5 milliards pour ce qui est des États-Unis. Enfin, 5 % des films qui sortent en Inde ne sont pas indiens et, semble-t-il, si de notre côté nous considérons les films indiens trop stéréotypés, les Indiens jugent les films occidentaux plutôt grossiers et vulgaires. Pourquoi ne connaissons-nous pas mieux ici cette cinématographie si importante? Cette erreur ô combien tragique pourrait-elle être enfin réparée?

Le local et l'universel

Longtemps le cinéma indien, en raison de ses spécificités culturelles et sociales, a été considéré comme non exportable en Occident, si ce n'est pour alimenter le réseau massif des diasporas à l'étranger. Pour beaucoup d'industries occidentales, il y a déjà de quoi être jaloux : ce cinéma est si ancré dans sa culture qu'il a su résister au cinéma hollywoodien... Mais voilà qu'on est actuellement en train de faire un autre constat, plus étonnant encore : si le cinéma de Bombay était fondamentalement ce qu'il pouvait y avoir de plus universel en matière de cinéma-spectacle? Et si, après toutes ces années et tous ces films, le cinéma pouvait encore être magique? On semble le croire en Inde, alors pourquoi pas ici?

De nombreuses langues sont parlées en Inde : le malayalam, le gujarati, le tamoul, l'assamaï, etc. Le cinéma étant là-bas ce qu'il est, chaque grand centre a donc son industrie cinématographique (Kollywood pour les films tamouls, Tollywood pour les films telugus, etc.). Mais la grande capitale du cinéma indien est Bombay (Bollywood) où les films sont tournés en hindi. Il faut savoir aussi qu'en Inde les films ne sortent pas toujours doublés ou sous-titrés (contrairement à Hong Kong où il y a cette même problématique de langue, mais où les films sont toujours sous-titrés en chinois). Beaucoup de spectateurs indiens vont ainsi voir des films Bollywood en ne comprenant rien de plus que nous aux dialogues. Pour résoudre ce problème, le cinéma Bollywood a réussi à créer une syntaxe visuelle susceptible d'abattre toute barrière linguistique. Les gestes, les expressions, tout y est exagéré. Dans ce cinéma, impossible de ne pas comprendre ce dont il est question, car les bons y sont clairement très gentils, les méchants trop méchants, les amoureux passionnés et les malheureux si tristes qu'on finit toujours par verser une larme (même les plus désabusés y succombent!). C'est gros, on voit tout arriver de loin mais, contre toute attente, ça fonctionne et de façon plutôt magistrale. Pour beaucoup, c'est un peu comme se retrouver à un spectacle de marionnettes lorsqu'ils étaient enfants. Dans le monde du cinéma Bollywood, rien n'est naturel. Tout est spectacle et orchestration jusqu'à l'enivrement le plus complet.

Bollywood est clairement un cinéma d'archétypes. Différences de cultures, de religions, de coutumes et d'éducation l'y obligent parce qu'il est avant tout un cinéma du peuple (terme à prendre ici au sens le plus noble) et qu'il met en scène les grands thèmes génériques de l'existence, soit le bien, le mal, l'amour, la haine, la joie et la tristesse, le tout fonctionnant à un niveau quasi mythologique. Les personnages plus grands que nature qu'il met en scène y sont défiés (les premiers films indiens étaient d'ailleurs pendant longtemps voués aux dieux, déesses et autres figures-cultes de la mythologie bouddhiste). Il suffit aussi d'entendre les micro-trottoir à la sortie des films les plus populaires ou de voir les files d'attente lors des premières séances des films vedettes locaux pour comprendre jusqu'à quel point le visionnage d'un film en Inde se rapproche d'une expérience religieuse. Chose intéressante à noter : parallèlement à ce défi d'universalité et de compréhension au-delà du simple langage que ce cinéma relève, il y a au cœur du cinéma Bollywood une vraie question d'identité nationale. Ainsi, si les années 1970 et 1980 ont été marquées par des films à forte tendance historico-épique, mettant en scène de grandes histoires de la mythologie du pays, les années 1990 ont vu une vague de films faits sur des modèles plus occidentaux (entendre plus particulièrement hollywoodiens). Le résultat a été catastrophique, plongeant l'industrie locale dans une minicrise. La situation s'est améliorée seulement à la fin de la décennie lorsque l'on est revenu à une identité plus locale en proposant des histoires typiques du cinéma indien mais présentées selon une approche esthétique résolument plus contemporaine.



Émotions, musique et catharsis

Regarder un film indien (s'il est bon ou tout simplement bien fait) est une expérience forte qui relève de la catharsis pure. Si, à Hollywood, le cinéma à grand spectacle contient avant toute chose des effets spéciaux à n'en plus finir, à Bollywood c'est d'abord une avalanche d'émotions. Avec des films qui durent de trois heures à trois heures 30 en moyenne (bien que la tendance soit à la baisse ces derniers temps), Bollywood est clairement un cinéma qui fonctionne sur la durée.

Rien qu'à regarder une bande-annonce, on est épuisé à la vue de l'amalgame de genres, de situations et d'émotions qui nous attend. Ce n'est pas pour rien que là-bas on appelle les films « masala » (c'est-à-dire assortiment d'épices). Un spectateur occidental non ou peu habitué à cette manière de concevoir une histoire résistera toujours au début, moment qui met généralement en scène l'état de joie naïve des protagonistes. Par contre, c'est sur la durée qu'il se fera avoir. En effet, une fois le fameux entracte (outil grandiose avec lequel on joue pour faire basculer le film dans un tout autre mode narratif) passé, soit après environ une heure 30 de projection, les problèmes pointeront et le drame commencera à exploser afin de mener à un climax souvent des plus mémorables. À ce sujet, souvenons-nous ici de la fameuse question posée à la star Shahrukh Khan lors de la conférence de presse de *Devdas* à Cannes, soit « Pourquoi vos films sont-ils si longs ? » Question à laquelle Khan répondit tout simplement : « Pourquoi vos films sont-ils si courts ? » Ce moment en disait long sur la perception de chacun quant au cinéma de l'autre...

Dans cette perspective de catharsis, un film Bollywood sans danse ni chant (en moyenne six séquences musicales par film) reste totalement inconcevable en Inde où la musique constitue un phénomène culturel omniprésent. Il a été question récemment d'essayer de changer la formule en raison de l'arrivée sur le marché d'une nouvelle génération de spectateurs qui a grandi avec le câble et le satellite ou qui a été éduqué à l'étranger. Mais nous n'en sommes, semble-t-il, pas encore rendus là. Il est en effet bien difficile d'abandonner de si bonnes et vieilles habitudes. Fait intéressant, il faut savoir qu'après l'arrivée du cinéma sonore en Inde il aura fallu pas moins de 31 ans pour qu'un film sans séquences musicales y soit produit, preuve incontestable que là-bas, le spectacle cinématographique ne peut se concevoir sans danse ni musique. Car Bollywood est bel et bien une industrie vouée entièrement au sensoriel. C'est un cinéma à fleur de peau où n'existe d'ailleurs que le premier degré, à un point tel que les moments de danses et chants ne sont là que pour mettre en scène de façon littérale une émotion, soit la plupart du temps la joie ou la tristesse. Ainsi donc, en Inde, on ne peut se laisser séduire par le cinéma occidental pour la simple et bonne raison qu'il n'y a pas là ces séquences musicales qui ramènent le cinéma à l'émotion brute. C'est dans la musique que se trouve le noyau dur de la catharsis, et même que les séquences musicales – censure oblige – remplacent (mais moins souvent maintenant) un baiser ou signifient le désir sexuel. Il paraît que même les Japonais se trémoussaient fébrilement dans les salles de Shibuya lors des représentations du film *Muthu*. Faut-il en dire plus ? Et croyez-le, une fois tous vos sens stimulés et quelques larmes versées – vous n'y échapperez pas –, il vous sera bien difficile de ne pas y revenir! 🎬